Silvio Gesell, socialiste proudhonien et réformateur monétaire

Jérôme Blanc

▶ **To cite this version:**

Jérôme Blanc. Silvio Gesell, socialiste proudhonien et réformateur monétaire. Le crédit, quel intérêt ? Colloque de la Société Pierre-Joseph Proudhon, 1e décembre 2001, Dec 2001, Paris, France. pp.63-82. halshs-00168528

HAL Id: halshs-00168528
https://shs.hal.science/halshs-00168528

Submitted on 28 Aug 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CENTRE AUGUSTE ET LÉON WALRAS

« SILVIO GESELL SOCIALISTE PROUDHONIEN ET REFORMATEUR MONÉTAIRE »

JÉRÔME BLANC

Document de travail n° 253

- Octobre 2002 -

INSTITUT DES SCIENCES DE L'HOMME
Centre Walras - CNRS - UMR 5056

14 avenue Berthelot - 69363 LYON CEDEX 07
TEL : 33 (0)4 72 72 64 07 - FAX : 33 (0)4 72 72 65 55 –
e.mail : Centre.Walras@ish-lyon.cnrs.fr
http://www.ish-lyon.cnrs.fr/labo/walras

Faire une histoire des idées réformatrices relatives au crédit et à la monnaie depuis deux siècles demanderait sans doute une énergie peu commune tant les ouvrages, articles, opuscules et tracts sont en la matière abondants et tant les propositions sont diverses[1]. Peu cependant ont survécu à leurs auteurs, peu des organisations fondées par ceux-ci pour promouvoir leurs idées ont vécu longtemps et peu sont aujourd'hui relayées par des organisations nouvelles. Pierre-Joseph Proudhon est de ceux-ci, mais sans doute davantage pour son œuvre aux multiples facettes (analogue à un « jardin aux sentiers qui bifurquent », pour reprendre une belle expression de Borgès) que pour ses seules propositions relatives à une réforme monétaire. Œuvre postérieure à Proudhon mais, on le verra, reliée à lui, la proposition d'une économie franche et plus spécifiquement d'une monnaie franche par Silvio Gesell, auteur allemand venu sur le tard à l'économie, socialiste proudhonien, décrit par beaucoup comme une sorte de prophète, a jusqu'ici partiellement échappé au destin peu enviable de la plupart des propositions de réforme monétaire. Partiellement seulement : car si aujourd'hui encore des organisations franchistes diffusent, discutent et mettent en application des éléments de la pensée de Gesell, la science économique quant à elle l'a placée davantage au rang des curiosités de l'histoire qui prêtent à sourire qu'au rang de théorie majeure — voire de théorie tout court. Après avoir survolé la vie et l'œuvre de Silvio Gesell, on s'intéressera aux relations que sa pensée entretient avec celle de Proudhon avant de se centrer sur sa proposition de réforme monétaire — ce qui signifie qu'on laissera de côté son analyse spécifique de la terre et ses conclusions relatives à la rente foncière.

1. VIE ET ŒUVRE DE SILVIO GESELL

Silvio Gesell naît le 17 mars 1862 à Saint-Vith, en Allemagne, près d'Aix-la-Chapelle. Son père est prussien, de confession protestante, qui exerce la fonction de récepteur des contributions dans le district de Malmédy[2]. Sa mère est francophone, c'est une catholique wallonne formée au professorat et versée dans les arts. Silvio est le septième enfant d'une famille qui en comptera neuf. La commune de Saint-Vith reviendra à la Belgique après la Première guerre mondiale et sera intégrée avec le canton de Malmédy dans la province de Liège. A 16 ans, Silvio Gesell entre dans la poste impériale allemande, mais la carrière de fonctionnaire ne l'intéresse pas. Il rejoint bientôt la société de ses frères aînés Paul et Roman, située à Berlin, pour y apprendre le commerce, avant de partir à Malaga deux ans pour en être le correspondant. Le service militaire lui répugne ; il parvient à en réduire la durée à une année. A sa sortie, il travaille encore un certain temps dans la société de ses frères comme employé commercial à Brunswick et Hambourg.

---

[1] Ce texte a été écrit pour les *Actes du colloque de la Société Pierre-Joseph Proudhon, 1e décembre 2001, « Le crédit, quel intérêt ? »*, à paraître.

[2] La principale source, et la plus sérieuse, pour cette notice bio-bibliographique est constituée par les très bons avant-propos écrits par l'éditeur, Werner Onken, des *Gesammelte Werke* de Silvio Gesell (18 volumes publiés de 1988 à 1997). L'avant-propos du premier volume de ces *Gesammelte Werke* est en lui-même une très solide entrée en matière (pp. 7-23). On ne mentionne pas ici l'ensemble des ouvrages que Gesell a publiés. On peut pour cela se reporter à ces 18 volumes d'œuvres où la quasi-totalité des écrits de Gesell (livres, articles et autres) se trouve réunie. L'édition anglaise de l'*Ordre économique naturel* (1958) comporte par ailleurs une notice bibliographique ; cette édition est disponible en téléchargement sur le site http://www.systemfehler.de/en/neo/index.htm.

Silvio Gesell

En 1887, âgé de 25 ans, il part en Argentine. Cette même année il épouse Anna Boettger à Montevideo. Il ouvre à Buenos Aires une succursale de la société de ses frères. Sans formation initiale en économie, il en vient progressivement à s'intéresser aux questions économiques et particulièrement aux questions monétaires. La violente crise monétaire argentine de 1891 le verse définitivement dans cette problématique. Il publie cette même année à Buenos Aires, à compte d'auteur, deux ouvrages dans lesquels se forme déjà sa pensée monétaire et particulièrement sa proposition de monnaie dont la valeur fond régulièrement au fil du temps : *Die Reformation in Münzwesen als Brücke zum socialen Staat* (La réforme du régime monétaire, étape vers un État social), puis *Nervus Rerum – Fortsetzung zur Reformation im Münzwesen* (Le fond du problème — Prolongements à La réforme du régime monétaire). Il écrit d'autres textes puis plonge quelques années dans une phase de lecture intensive pour confronter ses idées à la théorie économique. Il ne cesse plus dès lors d'écrire livres et brochures, en parallèle avec son activité professionnelle en Argentine dans sa société, la *Casa Gesell*, à laquelle s'associe en 1895 l'un de ses frères, Ernst et par laquelle, dit-on, il fait fortune.

Fin 1898, il décide de confier la direction de la *Casa Gesell* à son frère Ernst et de revenir en Europe pour développer ses activités intellectuelles et essayer de diffuser ses idées. Il s'établit momentanément à Weimar, près de son frère Roman. Quelques publications lui attirent des critiques violentes, particulièrement de l'économiste Karl Helfferich. En 1900, mal à l'aise dans une Allemagne nationaliste et militarisée, il préfère s'installer dans le canton suisse de Neuchâtel, en rachetant et exploitant une ferme des Hauts-Geneveys. Il développe alors une intense activité de lecture : la Bible, Adam Smith, David Ricardo, Karl Marx, Pierre-Joseph Proudhon, Charles Darwin, Friedrich Nietzsche, Henry George, Michael Flürscheim, etc. Il cherche à justifier d'un point de vue théorique ses propositions déjà formulées, ce qui, en plusieurs étapes, donnera lieu à la constitution de son œuvre maîtresse, *l'Ordre économique naturel*. En 1902 il crée une revue dont la périodicité est à peu près mensuelle et qui doit lui permettre de diffuser ses idées, *Die Geldreform*, qui deviendra en 1904 *Die Geld- und*

Bodenreform (la réforme monétaire et foncière). Elle paraît trois années durant et permet à Gesell de rompre sa solitude intellectuelle en rencontrant quelques personnes très intéressées dont deux, Ernst Frankfurth (Arosa, en Suisse) et surtout Georg Blumenthal (Berlin), influencé par le philosophe anarchiste Max Stirner, deviendront des proches. Il commence ainsi à constituer un réseau de fidèles travaillant dans la même direction que lui.

En 1906, il publie *Die Verwirklichung des Rechtes auf den Vollen Arbeitsertrag durch die Geld- und Bodenreform* (La mise en pratique du droit au produit intégral du travail par la réforme de la monnaie et du sol). Il revient quelques temps en Argentine à la suite de la mort de son frère Ernst pour reprendre la *Casa Gesell*. Il parvient cependant à s'isoler et reprendre ses activités intellectuelles ; il écrit et publie plusieurs articles. Il confie la *Casa Gesell* à ses deux fils et rentre en Europe en 1911. Il se fixe en Allemagne, à Oranienburg, près de Berlin et par conséquent d'un centre intellectuel, dans la coopérative agricole Eden, terrain d'expérimentations sociales. Il publie en 1911 à Berlin *Die neue Lehre vom Geld und Zins* (les lois nouvelles de la monnaie et de l'intérêt), qui reprend, remanie et complète les parties de son ouvrage de 1906 consacrées à la monnaie et en rajoute une autre sur les lois de l'intérêt. En 1912, Blumenthal et Gesell créent une revue, *Der Physiokrat*, en référence à François Quesnay. L'entrée en guerre conduit Gesell à regagner sa ferme suisse en 1915, puis la revue cesse de paraître en 1916 à cause de la censure.

En 1916, il fond en un seul ouvrage les livres de 1906 et de 1911 tout en les remaniant, sous le titre *Die natürliche Wirtschaftsordnung durch Freiland und Freigeld* (L'ordre économique naturel fondé sur l'affranchissement du sol et de la monnaie). Ce livre est auto-édité. Il comporte quatre parties. La première (le sol franc) est un remaniement de la première partie du livre de 1906, consacrée à la réforme du sol. La deuxième, la troisième et la quatrième (l'argent tel qu'il devrait être, l'argent tel qu'il est et les nouvelles lois de l'intérêt) sont un remaniement du livre de 1911. L'édition définitive de la main de Gesell est la quatrième (1920). Elle est désormais structurée en cinq parties :

1. La distribution des richesses et les facteurs économiques qui la déterminent ;
2. Le sol franc ;
3. La monnaie métallique et la monnaie de papier : l'argent tel qu'il est ;
4. La monnaie franche : l'argent tel qu'il pourrait et devrait être ;
5. La théorie de l'intérêt ou du capital fondée sur la monnaie franche.

La première partie de cette nouvelle édition est extraite de l'ancienne partie sur le sol franc, qui devient, ainsi réduite, la deuxième partie de l'ouvrage.

L'*Ordre économique naturel* connaît au total dix éditions allemandes (six du seul vivant de l'auteur) pour un tirage global de 45 à 50 000 exemplaires, puis il est réédité dans les *Gesammelte Werke* dirigées par Werner Onken (1991).

L'ouvrage va par la suite être traduit en plusieurs langues et connaître un grand nombre d'éditions : traduction en anglais dès 1929 (édition berlinoise suivie en 1934 et 1936 par une édition texane en deux parties), en espagnol en 1936 (Buenos Aires), en français en 1948. La traduction française est celle de la huitième édition allemande, à laquelle est ajoutée en postface deux discours publiés dans la septième édition allemande, discours faits en Suisse durant la guerre et dans lesquels Gesell affirme que le sol franc et la monnaie franches sont des vecteurs de paix tandis que l'organisation capitaliste est vecteur de guerre. L'ouvrage est publié simultanément et identiquement par deux éditeurs : l'un est l'éditeur Marcel Rivière (Paris), connu pour son édition des œuvres complètes de Pierre-Joseph Proudhon ; l'autre est le trio formé de la Coopérative d'éditions franchistes (Berne), de Marino-Bertil Issautier, auteur de textes

franchistes (France) et des éditions bruxelloises Vromant, par ailleurs éditrices de livres franchistes. L'ouvrage a donc paru simultanément en Suisse, en France et en Belgique.

Les années 1910 sont celles de la maturation de la pensée de Silvio Gesell, du développement de sa renommée et de la diffusion de ses idées par le biais de revues et de l'établissement de plusieurs organisations franchistes en Europe.

En 1919, après la guerre, Silvio Gesell voyage à Berlin. A son retour, il passe le 1e avril par Munich, en pleine révolution socialiste. Il accepte la proposition que lui fait Gustav Landauer d'assumer la fonction de Commissaire du peuple aux finances (Ministre des Finances, poste qu'il considère comme étant la véritable tête d'un gouvernement) dans la première République des commissaires de Bavière, dont le chef de gouvernement est Kurt Eisner. Gesell prend pour Conseiller des finances un ami franchiste suisse, le Docteur Theophile Christen, et pour Conseiller juridique le Docteur Polenske. Ce gouvernement a une tonalité très anarchiste : il rassemble des personnes farouchement libertaires et anti-autorité comme Gustav Landauer, devenu dans ce gouvernement Ministre de la Culture. Sont mis en avant les conseils d'ouvriers et les coopératives autogérées. Gesell prend ses fonctions le 7 avril. Le 14, le gouvernement est renversé. Avec d'autres, Silvio Gesell, Theophile Christen et Gustav Landauer sont arrêtés le 1e mai par les soldats du nouveau gouvernement militaire du général Hoffmann. Gustav Landauer est assassiné en prison. Le 9 juillet, Gesell et Christen comparaissent devant la Haute Cour de Munich pour haute trahison. Gesell assume avec brio sa propre défense et est acquitté à l'unanimité avec Christen.

Ces événements ont cependant rendu Gesell indésirable aux yeux des autorités suisses. Il part s'installer près de Potsdam. Dans les premières années de la décennie 1920, le développement de l'inflation puis l'hyperinflation allemande rendent la thèse de Gesell difficilement audible. En 1924-25, Silvio Gesell voyage à nouveau en Argentine. A son retour il se réinstalle à Eden. Il publie un livre en 1927 sur le démantèlement de l'État (*Der abgebaute Staat*, l'État démantelé), à partir d'un texte intitulé *Abbau des Staates* (Le démantèlement de l'État) écrit en 1919 et dans lequel il estimait que l'État doit être retiré de tous les domaines où une prise en charge centralisée n'est pas absolument nécessaire. Silvio Gesell meurt à Eden le 11 mars 1930, l'année même où une première expérience de monnaie fondante a lieu, dans une localité bavaroise. Gesell était alors devenu, au fil d'années d'un patient et lent travail de constitution de réseaux et de diffusion des idées réformatrices, « *le prophète vénéré d'un culte groupant à travers le monde des milliers de disciples* »[3].

Il possède aujourd'hui en Allemagne une aura sulfureuse dans la mesure où il est associé à l'antisémitisme de la période. Après sa mort, des disciples de Gesell ont cru que l'idéologie national-socialiste pourrait être gagnée par la logique de l'économie franche étant donné qu'elle mettait en avant la rupture à l'égard de la servitude que représente l'intérêt, et que par ailleurs la dénonciation du pouvoir du capital international leur était commune… Malgré cela et les accommodations douteuses de certains partisans de l'économie franche, toutes les organisations et médias franchistes ont été interdits ou se sont d'eux-mêmes dissous en Allemagne en 1934. Les organisations franchistes ont été reconstituées après la guerre et elles existent encore aujourd'hui : particulièrement l'*Internationale Vereinigung für Natürliche Wirtschaftsordnung* (INWO), la *Freisoziale Union* (FSU) et la *Christen für gerechte Wirtschaftsordnung* (CGW).

[3] Keynes [1990, p. 350].

2. LE SOCIALISME GESELLIEN

On va maintenant examiner les grands traits de la pensée gesellienne à partir d'une lecture de *l'Ordre économique naturel*. Le premier et principal rattachement de la pensée gesellienne aux mouvements socialistes est la recherche de « *la suppression du revenu obtenu sans travail* »[4], autrement dit la plus-value qui est le revenu tiré de la possession du capital[5]. Il s'agit d'attaquer le capital pour l'abattre, et d'assurer le rapport intégral du travail ; ce qui signifie qu'il faut faire coïncider le revenu réel (pouvoir d'achat) avec le produit du travail (« *le bien tangible ou le service que fournit le travail* »[6]). Sur cette base commune aux mouvements socialistes se dresse cependant un échafaudage particulier qui en fait une pensée socialiste dans la mouvance proudhonienne, viscéralement anti-marxiste et anti-communiste.

A. Communisme, capitalisme et ordre économique naturel

Gesell passe plusieurs pages à expliquer en quoi Marx était dans l'erreur et en quoi Proudhon était sur la bonne voie, voie qu'il aurait su, lui, prolonger. On peut comprendre cette position en indiquant la place que Gesell affecte à son ordre économique naturel aux côtés du capitalisme et du communisme, ce qui suppose de définir préalablement cet ordre économique naturel. Gesell le définit synthétiquement de la façon suivante :

> « Nous entendons par ordre économique naturel un ordre dans lequel les hommes ont à se disputer le prix sur un terrain égal, uniquement avec les armes fournies par la nature, un ordre où, par conséquent, la direction échoit aux plus capables, où tous les privilèges sont abolis et où chacun, ne se souciant que de son intérêt personnel, va droit au but, sans aucune considération pour les servitudes qui n'ont rien à voir avec la vie économique, et qui lui fourniront suffisamment d'occasions de payer tribut »[7].

C'est, dit Gesell, le simple prolongement de la nature humaine : cet ordre « *ne peut s'appeler naturel qu'en tant qu'il s'adapte à la nature de l'homme. Il n'est donc pas question d'un ordre spontané, d'une œuvre de la nature* »[8]. Cette nature de l'homme repose sur deux piliers. Premièrement, l'homme est dirigé par son intérêt individuel, ce qui se traduit par la concurrence. La place centrale accordée à la concurrence conduit Gesell à axer son ordre économique naturel sur l'idée forte de sélection naturelle. Gesell tend très clairement cette idée vers l'eugénisme[9].

---

[4] Gesell [1948, p. 3].

[5] Il y a dans le texte de Gesell une certaine fluctuation dans les termes employés. Le terme « capital » est parfois employé comme terme générique comprenant le sol, les moyens de production et la monnaie ; parfois il ne concerne que la monnaie ou les moyens de production et dans ces cas le sol est traité distinctement. Le terme « plus-value » est le terme générique correspondant à la rémunération du capital entendu lui aussi comme terme générique ; si l'on fait la distinction entre d'une part le sol et d'autre part le capital au sens de moyens de production ou de monnaie, alors les rémunérations sont plus précisément la rente et l'intérêt. Mais parfois « l'intérêt » recouvre aussi la rente. La distinction entre les moyens de production et la monnaie demeure quant à elle peu faite.

[6] Gesell [1948, p. 11].

[7] Gesell [1948, p. XIII, « Préface de la troisième édition »].

[8] Gesell [1948, p. XI, « Préface de la troisième édition »].

[9] « *Seul le triomphe de la concurrence économique peut ouvrir à l'humanité la voie d'un développement profitable, de l'eugénisme* » (Gesell [1948, p. XI, « Préface de la troisième édition »]) ; voir aussi dans cette même préface les idées sur les progrès de « *l'art médical* » qui ne pourront contrecarrer les nécessités de la sélection naturelle : « *plus l'influence de l'art médical sur la conservation et la*

Deuxièmement, la concurrence dans l'ordre économique naturel est exempte de tout privilège susceptible d'en fausser le résultat. C'est là que se loge toute la réflexion de son ouvrage *L'ordre économique naturel* : il s'agit d'abattre ces privilèges. Or les deux grands privilèges qui empêchent l'établissement de l'ordre économique naturel sont d'une part la rémunération de la possession de la terre par la rente et d'autre part la rémunération de la possession du capital par l'intérêt. S'en affranchir est l'objectif à atteindre. Pour cela il faut réformer la terre et la monnaie. Ce faisant, on affranchira le travail et on parviendra à un échange équitable ; on retrouve là des éléments de la pensée proudhonienne.

Gesell résume les deux piliers de l'ordre économique naturel de la façon suivante : « *intérêt personnel* » et « *égalité des armes dans la lutte économique* »[10].

On en vient au positionnement de l'ordre économique naturel relativement aux deux systèmes en lutte à l'époque : le capitalisme et le communisme, auquel Gesell assimile le marxisme et l'étatisme. Il n'est pas question pour Gesell de considérer l'ordre économique naturel comme un intermédiaire entre ces deux systèmes. Le communisme, dit-il, est le propre des sociétés dans lesquelles la division du travail n'a pas encore fait son apparition ; il est inapplicable dans une société où la division du travail s'est développée. La lutte communiste à l'époque contemporaine apparaît donc comme la réaction par excellence[11]. Établir le communisme dans une société à division du travail impose l'établissement d'un étatisme consubstantiellement lié à « *l'emprise de la bureaucratie* »[12]. L'intérêt personnel, l'un des deux piliers de l'ordre économique naturel, s'en trouve banni. Le capitalisme quant à lui apparaît comme un système plus adapté à la nature humaine puisqu'il repose sur l'intérêt personnel[13]. Mais il pèche par l'imposition de privilèges aux possesseurs de capital qui ne permettent pas d'établir l'égalité des armes dans la lutte économique. Le capitalisme va donc dans la bonne direction, puisqu'il repose sur la concurrence et l'intérêt personnel ; mais il se fonde sur des privilèges et par là doit être réformé.

L'ordre économique naturel se situe dès lors à l'extrême pointe de l'évolution des sociétés humaines, parties du communisme primitif et ayant atteint un stade intermédiaire qui est le capitalisme.

> « L'Européen a franchi l'âge de la tutelle que suppose le communisme. Il veut la liberté. Il prétend s'affranchir non seulement de l'exploitation du capitalisme, mais aussi de l'emprise de la bureaucratie, emprise inévitable dans la vie sociale fondée sur le communisme »[14].

Le capitalisme « *n'est qu'un intermédiaire entre le communisme et l'économie franche* » ; il impose des obstacles à l'épanouissement complet de l'ordre économique né de la division du travail. « *Cet obstacle, il faut l'éliminer* »[15].

---

procréation des déficients augmentera, plus il importera de veiller à maintenir en pleine action le grand mécanisme de la sélection naturelle » (p. XVIII).

[10] Gesell [1948, pp. XII-XIII, « Préface de la troisième édition »].

[11] « *Le communiste vivant dans la communauté des biens, l'ancêtre entré le premier dans le progrès social, occupe aujourd'hui l'extrême droite, près de la sortie ; ses revendications sont les derniers soubresauts de la réaction. Le programme de l'extrême gauche, c'est l'ordre économique naturel. Tout ce qui se trouve entre les deux ne constitue que des degrés intermédiaires du développement* ». Gesell [1948, p. XXIII, « Préface de la quatrième édition »].

[12] Gesell [1948, p. XXIII, « Préface de la quatrième édition »].

[13] Gesell [1948, p. XIII, « Préface de la troisième édition »].

[14] Gesell [1948, p. XXIII, « Préface de la quatrième édition »].

[15] Gesell [1948, p. XXIV, « Préface de la quatrième édition »].

On peut maintenant identifier plus clairement la nature du socialisme gesellien : cet « *ordre économique basé sur l'intérêt personnel doit garantir à chacun le rapport intégral de son travail, et la faculté d'en user à sa guise* »[16]. Ce socialisme est anti-capitaliste et anti-étatique ; il promeut une économie de marché dénuée des scories du capitalisme. On retrouve dans cette caractérisation des idées anarchistes. Il n'est pas surprenant dès lors que Gesell ait fait partie de l'éphémère première république des commissaires de Bavière, république non bolchevique ou communiste mais anarchiste. Il n'est pas étonnant non plus qu'il rende hommage « *à l'idéal de Schiller, de Stirner, de Nietzsche, de Landauer* »[17]. Il n'est enfin pas étonnant qu'il se réfère à Proudhon pour l'encenser.

B. Pierre-Joseph Proudhon selon Silvio Gesell

Proudhon est cité dans l'*Ordre économique naturel* (version française) à une soixantaine de reprises. Pour l'essentiel, ces citations ont lieu dans deux moments du texte : d'une part dans l'introduction de la première partie de l'ouvrage consacrée à la distribution des richesses, d'autre part dans un paragraphe du chapitre cinq de la quatrième partie, chapitre consacré aux « *jugements sur la monnaie franche* » d'un ensemble d'acteurs… dont les mutuellistes, ou disciples de Proudhon. Quant au fond, Gesell a recours à Proudhon pour débattre de deux idées : d'une part, pour discuter de la nature véritable du capital ; d'autre part, pour discuter du moyen de parvenir à l'abolition de ses privilèges. Gesell jette là son rapport à la pensée proudhonienne dans une verve qui n'appartient qu'à lui.

Gesell commence par traiter de la nature du capital[18]. Il oppose pour cela les conceptions de Marx et de Proudhon et pose la sienne dans la continuité de celle de Proudhon :

> « Dans ses recherches sur le capital, Marx s'égare dès le début. Comme le premier paysan venu, il considère le capital comme une chose tangible ; pour Proudhon, au contraire, la plus-value n'est pas le produit de biens tangibles, mais d'une situation économique, d'un état du marché. (…) Pour Proudhon, la plus-value obéit à la loi de l'offre et de la demande »[19].

En substance, Gesell avance que si Marx a été aussi écouté et diffusé c'est que sa critique du capital ne gêne pas celui-ci mais au contraire le renforce. Ainsi les grèves et les crises renforcent le pouvoir du capital au sens où, en devenant d'autant plus rare et nécessaire, le capital existant voit *in fine* ses rémunérations accrues. Au contraire, Proudhon considère que le problème du capital ne peut être résolu par la grève et la crise mais par son développement complet : « *pour Proudhon, la solution consiste à supprimer les obstacles qui s'opposent au complet développement de notre capacité de production* »[20]. Avec l'abondance croissante du capital, sa rémunération doit tendre progressivement vers zéro. Dès lors, « *le capital tant redouté des marxistes meurt de la 'rage de bâtir' qu'ont les ouvriers ; il est tué par la bâtisse* »[21]. La vision proudhonienne a été étouffée car précisément elle touchait juste, au cœur de la raison d'être du capital. Mais, écrit Gesell, « *la vérité est paresseuse comme le crocodile dans*

[16] Gesell [1948, p. XIII, « Préface de la troisième édition »].
[17] Gesell [1948, p. XXIV, « Préface de la quatrième édition »].
[18] Voir l'introduction de la première partie : Gesell [1948, pp. 3-9].
[19] Gesell [1948, pp. 4-5]
[20] Gesell [1948, p. 5].
[21] Gesell [1948, p. 6].

le limon du Nil éternel. Pour elle, le temps ne compte pas »[22]. C'est ainsi que la justesse des vues de Proudhon rend sa parole éternelle ; et que celle-ci, lorsqu'elle sera reconnue comme telle, donnera à Marx « *le repos éternel au musée des erreurs humaines* »[23]. Gesell affirme être arrivé au même résultat que Proudhon, c'est-à-dire l'identification de « *la vraie nature du capital* », mais sans avoir connu ses écrits ; il affirme avoir trouvé, par surcroît, « *une voie praticable vers le but indiqué par Proudhon* »[24].

On atteint là la question des moyens permettant d'abattre des privilèges du capital et avancer vers l'ordre économique naturel[25]. Là Gesell rend hommage à Proudhon, puis à ses disciples, ou mutuellistes, en énonçant cependant l'erreur logique à l'origine de leur échec pratique. Justesse quant au diagnostic tout d'abord : Gesell est amené à citer à plusieurs reprises une phrase connue de Proudhon relative au verrou que représente la monnaie[26].

> « Proudhon demandait : Pourquoi avons-nous trop peu de maisons, de machines, de navires ? Et il en indiquait la vraie raison : Parce que l'argent ne tolère pas qu'on en construise davantage. Ou, pour parler comme Proudhon, parce que l'argent est une sentinelle postée à l'entrée du marché, et dont la consigne est de ne laisser passer personne. On dit que l'argent est la clé du marché (Proudhon entendait par là l'échange des produits) ; erreur : c'en est le verrou »[27].

Et encore :

> « Dès que le capital cesse de produire l'intérêt traditionnel, l'argent se met en grève, et bloque le travail. Le monnaie agit véritablement comme un moyen de protection contre la rage de bâtir, contre la contagion de la bâtisse. La monnaie préserve le capital (maisons, usines, navires) de tout accroissement »[28].

La solution apportée par Proudhon à ce diagnostic juste a été, selon Gesell, de chercher à élever les marchandises et le travail au rang de numéraire, afin d'équilibrer un privilège par un autre. Et d'évoquer l'échec de l'expérience de Banque du peuple (*die Tauschbanken*, littéralement banques d'échanges[29]). Gesell identifie alors l'erreur logique dans l'édifice de Proudhon en renversant sa proposition. Le raisonnement tient dans les trois étapes suivantes.

1. Les marchandises ne peuvent être élevées au rang de la monnaie car elles sont, par nature, périssables.

---

[22] Gesell [1948, p. 6].
[23] Gesell [1948, p. 7].
[24] Gesell [1948, p. 7].
[25] Cette discussion, en référence à Proudhon, a lieu dans l'introduction de la première partie (Gesell [1948, pp. 3-9]) puis dans un paragraphe du chapitre cinq de la quatrième partie (Gesell [1948, pp. 257-261]).
[26] On trouve cette phrase dans la *Solution du problème social* (1848), texte repris dans les *Œuvres complètes*, volume 6 : « *La suppression du numéraire creuse au travail un débouché sans fond. Car chose remarquable et point du tout remarquée, l'or qu'on se figure comme la clef du commerce, n'en est que le verrou* ».
[27] Gesell [1948, p. 7]. On retrouve cette analogie avec le verrou et la référence à Proudhon pages 172, 210 et 261.
[28] Gesell [1948, p. 7].
[29] Gesell [1948, pp. 4 et 8] ou [1920, pp. 4 et 7]. Ailleurs dans le texte il est question de *Warebanken* (littéralement banques de marchandises), et la discussion montre que Gesell traite alors du principe de la Banque d'échange exposé par Proudhon et non de l'expérience tentée de Banque du peuple. Pour Gesell la Banque d'échange n'est rien d'autre qu'un système de troc (Gesell [1948, pp. 107 et 257-258] ou [1920, pp. 118 et 286]).

2. La monnaie est une marchandise[30], mais très différente des autres en ce qu'elle n'est pas périssable et que, en conséquence, elle est un moyen d'épargne. Elle est en outre indispensable au commerce, le troc (ou les bons d'échange, ce qui revient au même) donnant trop d'embarras. Or, alors même qu'il sert de moyen d'échange au commerce, l'argent « *se déverse dans les caisses d'épargne, où il stagne jusqu'à ce qu'on l'en aspire à coups d'intérêts* »[31].
3. Le problème n'est donc pas l'infériorité des marchandises sur l'argent mais la supériorité de l'argent sur les marchandises. Ce n'est pas sur les marchandises qu'il faut jouer mais sur l'argent ; il ne faut pas élever les marchandises au rang de l'argent mais abaisser l'argent au rang des marchandises, lui ôter sa supériorité :

> « Si l'on veut que l'argent cesse de faire peser son joug sur les marchandises, il faudra que, comme elles, il rouille, moisisse, se gâte, se corrode ; qu'il tombe malade, s'échappe, et que lorsqu'il meurt, les frais d'enlèvement incombent au propriétaire. (…) Il faut faire subir à l'argent une perte égale à celle que les marchandises subissent en magasin. Dès lors l'argent ne sera plus meilleur que les marchandises. (…) Monnaie et marchandise seront des équivalents parfaits. Le problème de Proudhon sera ainsi résolu. Nous aurons brisé les entraves qui depuis toujours ont empêché l'humanité de déployer ses forces »[32].

Proudhon était donc dans l'erreur lorsqu'il visait à résoudre le problème de la monnaie comme verrou du marché en établissant un système de troc par l'élévation des marchandises au rang de la monnaie dans la Banque d'échange. La solution de Gesell consiste à affranchir la monnaie de l'intérêt ; ainsi, de verrou, la monnaie peut devenir la clé du marché[33].

3. DE LA THEORIE GESELLIENNE DE L'INTERET AUX PROPOSITIONS DE REFORME MONETAIRE

Avant d'examiner les solutions envisageables pour abaisser la monnaie au niveau des marchandises, il n'est pas inutile de dire quelques mots de la théorie de l'intérêt sous-jacente, qui permettra de voir d'autres relations entre Gesell et Proudhon.

A. La théorie gesellienne de l'intérêt

Plusieurs économistes se sont penchés sur l'œuvre de Gesell en cherchant à identifier d'un point de vue d'histoire de l'analyse économique les influences et trajectoires menant à John Maynard Keynes. C'est le cas de Dudley Dillard et Michel Herland[34]. La raison en est très simple : John Maynard Keynes a consacré quelques pages à cet « *étrange prophète* » qu'était, selon lui, Gesell. Ces quelques pages dans un livre majeur avare de références et d'hommages ont provoqué beaucoup de questionnements et de réactions[35]. Ces quelques pages ont eu pour conséquence

[30] Gesell [1948, p. 107].
[31] Gesell [1948, p. 8].
[32] Gesell [1948, p. 9, voir aussi pages 257-261].
[33] Gesell [1948, p. 261].
[34] Dillard [1940] et Herland [1992].
[35] Keynes [1990, pp. 350-354] : cinq pages de la « Note sur le mercantilisme, les lois contre l'usure, la monnaie estampillée et les théories de la sous-consommation ». Un exemple de réaction : Henri Denis [1988, p. 630] ne consacre qu'une phrase à Gesell dans son *Histoire de la pensée économique* — et

l'entrée de Silvio Gesell dans l'historiographie des sciences économiques ; il ne fait guère de doute que son maintien lui doit beaucoup. Herland, à la suite de Dillard mais en donnant plus d'importance à Gesell, a placé celui-ci sur une trajectoire théorique qui va de Pierre-Joseph Proudhon à John Maynard Keynes et qu'il fait passer par Knut Wicksell[36]. L'objet central de cette trajectoire est la théorie de l'intérêt.

À une époque où seul Wicksell présente les ferments d'une économie monétaire dans une ambiance théorique verrouillée par l'approche réelle, Gesell va plus loin, au point qu'on peut le considérer comme une étape entre Wicksell et Keynes[37]. Cette étape intermédiaire se retrouve essentiellement dans sa théorie de l'intérêt et dans sa théorie des crises économiques (de type déflationniste) qu'il considère comme ayant une origine systématiquement monétaire. La théorie gesellienne de l'intérêt s'inspire ou, du moins, s'apparente à celle de Wicksell dans la mesure où tous deux distinguent le taux d'intérêt monétaire du taux d'intérêt réel. Seul le premier importe dans l'analyse car c'est autour de celui-ci qu'oscille le second. Gesell développe donc très clairement une analyse où la sphère monétaire influence la sphère réelle. Par ailleurs Wicksell, avant d'être lu par Gesell, avait vu sous un angle favorable la théorie du crédit gratuit de Proudhon[38]. Plus largement, on retrouve plusieurs traits communs chez Proudhon, Wicksell, Gesell et Keynes : la dénonciation de la tyrannie de l'or au profit d'une monnaie affranchie des métaux précieux, l'accent mis sur le taux d'intérêt monétaire et non plus réel, la perception des effets bénéfiques sur l'activité économique de taux d'intérêt faibles (avec cependant une méfiance à l'égard d'un abaissement trop fort des taux d'intérêt).

Le taux d'intérêt monétaire est le taux auquel sont prêtés les capitaux en argent. Gesell décompose ce taux en trois éléments. Il comporte une prime de risque (le risque lié au prêt), une prime de hausse (le taux d'inflation anticipé) et surtout un intérêt fondamental ou « tribut ». Ce tribut est ce sur quoi Gesell fonde son raisonnement[39]. On peut retrouver dans le tribut le « droit d'aubaine » de Proudhon ; Keynes parlera quant à lui de « prime de liquidité » et y trouvera, *a posteriori*, une justification pour son concept d'efficacité marginale du capital[40]. Le tribut est le taux d'intérêt fondamental qui rémunère les avantages naturels de la monnaie sur les autres biens.

Ces avantages sont de deux ordres : d'une part la monnaie est, contrairement aux marchandises, indestructible et sans coût de conservation, d'autre part elle est le seul bien liquide par lequel on peut tout acheter. Keynes acceptera la première proposition mais réfutera que la monnaie soit le seul bien liquide : pour lui en effet il existe un ensemble d'actifs plus ou moins liquides qui constituent un continuum jusqu'à la monnaie, actif liquide par excellence. Ce continuum permet d'estimer qu'il peut y avoir substitution entre la monnaie et ces divers actifs au cas où la monnaie perdrait de sa qualité de liquidité[41] ou, pourrions-nous ajouter, serait grevée d'un coût de conservation artificiel.

Gesell cherche les conditions propres à rompre les crises de surproduction qu'il observe et dont il identifie le caractère cumulatif. Son raisonnement s'élabore à partir de l'idée selon laquelle le taux d'intérêt fondamental nuit à l'activité économique. Celui-ci, comme rémunération nécessaire des avantages de la monnaie, constitue la

---

quelle phrase : « *le plus grand économiste de notre temps* [Keynes] *a consacré de nombreuses pages à célébrer les mérites d'auteurs très secondaires, tels que le 'major Douglas' ou Silvio Gesell* ».

[36] Herland [1992].

[37] Voir Herland [1992].

[38] Herland [1992].

[39] Voir l'exposé synthétique de ce raisonnement par Herland [1992].

[40] Herland [1992, p. 69].

[41] Keynes [1990, p. 354].

limite inférieure du rendement de tout acte économique. Il signifie en effet que le détenteur de monnaie va agir dans trois circonstances seulement[42].

1. Il peut d'abord prêter son argent, mais cela suppose que le taux d'intérêt de ce prêt soit supérieur au taux d'intérêt fondamental, sans quoi l'incitation au prêt est trop faible pour qu'il l'entreprenne.

Il peut aussi se lancer dans la circulation économique en achetant des marchandises contre son argent.

2. S'il est entrepreneur, cela suppose que ces marchandises lui permettront de récupérer, par une vente ultérieure, le montant dépensé à l'origine cumulé d'un rendement au moins égal au taux d'intérêt fondamental.
3. S'il est consommateur, cela suppose alors qu'à l'avenir le prix de cette marchandise ne sera pas inférieur au prix dépensé à l'instant présent cumulé d'une somme au moins égale au taux d'intérêt fondamental.

Sans le rendement anticipé du prêt ou de la revente et sans la perspective d'une hausse des prix, tout acte économique ne sera pas entrepris et l'agent thésaurisera sa monnaie.

La conception de Gesell suppose que l'acheteur, qui est dans son idée un capitaliste, dispose d'un temps dont le vendeur ne dispose pas : c'est l'idée selon laquelle seule la monnaie ne supporte pas de coût de conservation. Dans cette perspective, le détenteur de monnaie, c'est-à-dire le capitaliste, possède le privilège dangereux de pouvoir interrompre l'activité économique en s'abstenant de tout acte économique. Cet attentisme se traduit donc par la thésaurisation. Celle-ci est identifiée comme l'élément qui rompt la dynamique économique, et sa cause est identifiée dans l'existence de l'intérêt fondamental, le tribut.

À cet égard, l'abaissement du taux d'intérêt au-dessous de ce taux d'intérêt fondamental dont l'histoire montre, selon Gesell, qu'il est de 3 à 4%, serait catastrophique. Gesell est en effet conduit à concevoir l'existence d'une situation où le taux d'intérêt est si faible que les agents économiques ne placent plus leur argent mais le conservent par devers eux en le thésaurisant. Il existe donc, estime Gesell, une limite à la baisse des taux d'intérêt :

> « Plus l'intérêt baisse, plus le courant s'amplifie ; bien avant que le marché soit saturé de capitaux réels, dès que l'intérêt tombe à 1%, le dernier épargnant a renoncé à porter quoi que ce soit à la caisse d'épargne. Chacun préfère veiller lui-même sur son argent. Toute l'épargne nationale rejoint les cassettes »[43].

On peut reconnaître dans cette conception ce qui sera pour Keynes la trappe à la liquidité[44].

Au demeurant, Gesell considère que la baisse des taux d'intérêt, même limitée au-dessus de ce seuil, n'est pas susceptible d'accroître l'activité économique. La solution ne se trouve donc pas du côté du taux d'intérêt qui est justement l'élément qui bloque la dynamique de l'économie, mais du côté de la dépréciation de la monnaie afin de compenser ce frein irréductible que représente l'intérêt fondamental. La monnaie

[42] Gesell [1948, pp. 172-175].
[43] Gesell [1948, p. 191].
[44] On peut en effet comparer le passage cité de Gesell avec la description de la trappe à la liquidité par Keynes [1990, pp. 216-217] : « *une fois le taux d'intérêt tombé à un certain niveau, la préférence pour la liquidité devient virtuellement absolue, en ce sens que presque tout le monde préfère l'argent liquide à la détention d'une créance qui rapporte un taux d'intérêt aussi faible* ». Keynes ne s'aperçoit pas de l'apport de Gesell en la matière et le critique au contraire pour, affirme-t-il, ne pas avoir vu ce phénomène ! Voir Herland [1977, p. 964].

jouit en effet, on l'a vu, de deux privilèges sur les biens. La thésaurisation répond à ces deux motifs : le premier (aucun frais de conservation) met en jeu la fonction de réserve, le second (liquidité généralisée) met en jeu la fonction de paiement. Il faut privilégier le second en éliminant le premier.

B. La réforme monétaire : vers la monnaie franche

Dans ce but, l'abaissement voire l'abolition du taux d'intérêt ne semble pas à Gesell la solution, on l'a vu. Bien que souhaitée, une telle baisse ne peut constituer le moyen d'enclencher l'accélération de la circulation monétaire ; elle n'en est que la conséquence[45]. Pour Gesell, privilégier la circulation monétaire passe par l'imposition de frais de conservation à la monnaie. Toute la question est désormais de savoir de quelle façon imposer de tels frais et dans quelle mesure une telle organisation monétaire est viable.

Gesell propose un système de « monnaie franche » (*Freigeld*), ou monnaie libérée (affranchie) des taux d'intérêt. Dans le cadre de la monnaie franche, les billets en circulation voient leur valeur nominale baisser *de jure* au fil des mois. Plusieurs dispositifs sont envisageables pour imposer cette fonte. Le premier dispositif qu'envisage Gesell dans son premier ouvrage, *La réforme monétaire, étape vers un État social*, en 1891, est une « monnaie tabulaire ». La valeur d'un billet baisse au fil des jours et des semaines selon une table de fonte imprimée au dos du billet. Cette table indique, dans l'ouvrage de 1891, une dépréciation de 10% sur l'année de cette monnaie qui rouille (« Rostende Banknoten »)[46]. La publication en 1906 de ce qui constituera la base de l'*Ordre économique naturel* retient encore ce dispositif mais n'indique plus qu'une fonte de 5,2% sur l'année, à partir d'une dépréciation hebdomadaire de 0,1%[47]. Le billet est utilisable un an et doit être échangé en fin de période. Cependant, à partir de la publication de *l'Ordre économique naturel* en 1916 il propose un autre dispositif, qui lui a été suggéré par un négociant suisse, George Nordmann. Il s'agit désormais d'une monnaie estampillée — celle à laquelle Keynes fait référence dans la « note » de sa *Théorie générale*[48]. L'idée est que les billets ne portent pas au dos une table de fonte mais une grille subdivisée en plusieurs cases dans lesquelles à date régulière les porteurs doivent coller un timbre préalablement acheté auprès des bureaux de poste, de sorte que la valeur du billet reste toujours la même[49]. La version française du livre présente une autre périodicité qui donne lieu à un autre taux de dépréciation puisqu'il est question de timbres mensuels de 0,5% chacun, soit un total de 6% sur l'année[50].

Quoi qu'il en soit, ces taux ont un sens : Gesell estime en effet que la thésaurisation disparaît dès lors que le taux d'inflation annuel atteint 5%[51]. Ce système est ainsi un système anti-thésaurisation. Il est très clair que l'estampillage des billets correspond à une inflation que l'on fait subir non aux prix mais à la monnaie. Pour le dire autrement, ce système produit de l'inflation, mais elle se manifeste non sous la forme d'une hausse du niveau général des prix, que Gesell refuse, mais sous la forme d'une dépréciation monétaire programmée et annoncée. Irving Fisher qualifiera la taxe

[45] Voir par exemple ce que Gesell [1948, pp. 243-246] fait dire à l'épargnant qui constate les effets finalement positifs pour lui de la monnaie fondante.
[46] Gesell [1891, p. 52].
[47] Gesell [1906, p. 99].
[48] Keynes [1990, pp. 350-354].
[49] Gesell [1920, p. 242].
[50] Gesell [1948, p. 212-213].
[51] Gesell [1948, p. 184]. Ce taux de 5% n'est pas justifié.

régulière imposée à la monnaie de taux d'intérêt négatif ; étant donné que tout actif portant intérêt circule moins vite qu'un actif n'en portant pas, un actif portant un intérêt négatif circulera plus vite qu'un actif n'en portant pas[52].

Gesell complète son dispositif en sauvegardant malgré tout le principe de la conservation de la richesse, mais dans certaines conditions. Dans son système, tout dépôt à la caisse d'épargne d'un montant donné doit être rendu par elle à ce même montant. Dans l'intervalle, la monnaie déposée continue de se déprécier ; c'est à la caisse d'épargne de l'employer, en la prêtant, pour éviter d'avoir à payer les timbres successifs. Cela permet d'éviter la thésaurisation, de conserver une capacité de conservation de la richesse à la monnaie en endogénéisant dans les banques l'ensemble de l'épargne, et évidemment d'accélérer la circulation monétaire puisqu'aucun détenteur, quel qu'il soit, n'a intérêt à conserver sa monnaie.

CONCLUSION

La théorie monétaire de Silvio Gesell a été la plupart du temps mal reçue des économistes. Ce qui a pu susciter ce rejet est sans doute le caractère à la fois non académique et profondément hétérodoxe de sa pensée, ainsi que sa rhétorique peu consensuelle, très imagée, sollicitant du lecteur qu'il se positionne, haranguant son public à la façon d'un prédicateur. Une autre raison tient à son éloignement des réseaux académiques. Gesell écrit d'abord en auto-édition, dans des ouvrages personnels ou des revues spécialisées dont il est à l'origine, puis dans les réseaux franchistes qui s'élaborent autour de lui. Il ne franchit pas la barrière invisible qui le sépare des supports et des maisons d'édition dans lesquels les économistes et les publicistes installés écrivent.

Pourtant, on l'a vu, l'*Ordre économique naturel* n'a pas manqué d'éditions ni de lecteurs dès les premières années de sa parution. Il a même eu un retentissement assez grand, d'abord dans l'Europe germanophone puis dans le monde anglophone, francophone et hispanophone. Mais là encore, s'il a su stimuler le militantisme d'un certain nombre d'épigones et de disciples, il a eu beaucoup plus de mal à obtenir le respect des économistes de l'époque. Les économistes orthodoxes considéraient avec mépris Gesell comme un « original » ; mais ses idées ont malgré tout suscité un engouement paradoxal que souligne Keynes :

> « Pendant les années d'après-guerre, ses disciples nous bombardèrent d'exemplaires de ses ouvrages. (...) nous estimions, comme les autres économistes universitaires, que ses efforts profondément originaux ne méritaient guère plus d'attention que l'œuvre d'un déséquilibré[53]. (…) Attirant à lui la faveur quasi religieuse dont Henry George avait jadis été l'objet, Gesell devint le prophète vénéré d'un culte groupant à travers le monde des milliers de disciples. (...) Depuis la mort de Gesell survenue en 1930 une grande partie de la ferveur spéciale que suscitent les doctrines comme les siennes s'est portée sur d'autres prophètes (moins éminents à notre avis) »[54].

Herland estime « *qu'on persiste à le traiter, le plus souvent, comme une espèce de farfelu* »[55]. Lorsqu'on traite de sa théorie... Et si Keynes a consacré plusieurs pages à lui rendre hommage, certains estiment qu'il s'agit davantage là d'une manœuvre

[52] Lettre de Fisher à Simons du 14 décembre 1934. Cité par Allen [1977, p. 574-575].
[53] *Cranks*, ailleurs traduit par *original*, nous dit Michel Herland [1992, p. 61].
[54] Keynes [1990, pp. 350-351].
[55] Herland [1992, p. 76].

provocatrice de Keynes relative aux références qu'il veut bien se donner qu'un hommage sincère[56]. Irving Fisher quant à lui a bien réutilisé, dans le contexte de la Grande dépression, l'idée d'une monnaie fondante et l'a bien proposée au candidat puis Président Franklin D. Roosevelt ; mais si cela le conduit à reconnaître en Gesell l'origine de l'idée, cela ne le conduit pas à accepter sa théorie de l'ordre économique naturel ni, particulièrement, sa théorie de l'intérêt : « *There is much in Gesell's philosophy to which, as an economist, I cannot subscribe, especially his theory of interest* »[57].

Restent donc aujourd'hui les mouvements franchistes présents dans plusieurs pays européens (scandinaves, germanophones, anglo-saxons) et ailleurs, par exemple au Mexique. La diffusion de l'œuvre de Gesell et de ses idées a bénéficié de deux événements dans les vingt dernières années. Le premier est l'émergence des LETS (*Local Exchange Trading Systems*) à partir d'une expérience fondatrice canadienne en 1983 et leur diffusion dans plus de vingt pays au début de la décennie 2000. Ce sont des associations qui visent, sur la base d'une monnaie interne et d'un système de comptabilisation des échanges, à développer les échanges localisés entre adhérents. Certaines organisations franchistes utilisent ces systèmes pour y appliquer un principe de fonte monétaire — particulièrement l'INWO dans des *Tauschring* (cercles d'échanges) appelés *Talent*, présents dans les Alpes germanophones (Allemagne, Suisse, Italie et Autriche). Le second événement est le développement extraordinaire de la communication par Internet qui fournit à ces organisations de nouveaux moyens de diffusion et de publication des idées franchistes. Plus de soixante-dix ans après sa mort, la pensée de Silvio Gesell, pensée socialiste, proudhonienne et réformatrice en matière monétaire, demeure vive.

BIBLIOGRAPHIE

ALLEN William R., 1977, « Irving Fisher, F.D.R. and the Great Depression », *History of Political Economy*, vol. 9, n°4, winter, pp. 560-87. (Réédité dans Blaug (ed.), *Pioneers in Economics*, vol. 41, Aldershot : Edward Elgar, 1992, pp. 1-28).

BLANC Jérôme, 1998, « Free Money for Social Progress. Theory and Practice of Gesell's Accelerated Money », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 57, n°4, octobre, pp. 469-483.

DELANNES Janine, 1938, *La monnaie fondante*. Thèse. Université de Poitiers, Poitiers. 147 p.

DENIS Henri, 1988, *Histoire de la pensée économique*. 8e édition. Paris : PUF (Thémis). 743 p.

DILLARD Dudley D., 1940, *Proudhon, Gesell and Keynes. An Investigation on Some « Anti-Marxian Socialists » Antecedents of Keynes's General Theory of Employment, Interest and Money*. Ph. D., Berkeley : University of California.

DILLARD Dudley D., 1942, « Gesell's Monetary Theory of Social Reform », *American Economic Review*, vol. 32, n°2, pp. 348-352.

[56] Charles Rist par exemple écrit : « *Que Lord Keynes ait fait semblant de prendre au sérieux de telles élucubrations fait honneur à son sens de l'humour, mais prouve la faible estime qu'il avait pour ses lecteurs* » (Rist [1955, p. 133]). Michel Herland [1992, p. 76] cite la thèse d'Anna Maricic selon laquelle Keynes aurait volontairement donné une place disproportionnée à des auteurs marqués comme hérétiques afin d'exagérer les différences entre ses contemporains académiques et lui ; Gesell apparaît alors comme une référence idéale.

[57] Fisher [1934, p. 133].

FISHER Irving, 1934, *Mastering the Crisis. With Additional Chapters on Stamp Scrip*. London : Allen & Unwin. 168 p.

GESELL Silvio, 1891-1930, *Gesammelte Werke*, 18 Banden. Lütjenburg : Fachverlag für Sozialökonomie, 1988-1997.

GESELL Silvio, 1891, *Die Reformation im Münzwesen als Brücke zum Socialen Staat*, réédité *in* : Silvio GESELL, *Gesammelte Werke*, Band 1 : « 1891-1894 », Hann. Münden : Fachverlag für Sozialökonomie, 1988, pp. 25-68.

GESELL Silvio, 1906, *Die Verwirklichung des Rechtes auf den Vollen Arbeitsertrag durch die geld- und Bodenreform*, réédité *in* : Silvio GESELL, *Gesammelte Werke*, Band 4 : « 1906 », Lütjenburg : Fachverlag für Sozialökonomie, 1989, pp. 11-297.

GESELL Silvio, 1916, *Die natürliche Wirtschaftsordnung durch Freiland und Freigeld*, 2e Auflage, réédité *in* : Silvio GESELL, *Gesammelte Werke*, Band 9 : « 1916 », Lütjenburg : Fachverlag für Sozialökonomie, 1991, pp. XIII-422.

GESELL Silvio, 1920, *Die natürliche Wirtschaftsordnung durch Freiland und Freigeld*, 4e Auflage, réédité *in* : Silvio GESELL, *Gesammelte Werke*, Band 11 : « 1920 », Lütjenburg : Fachverlag für Sozialökonomie, 1991, pp. XIII-390.

GESELL Silvio, 1948, *L'ordre économique naturel*. Trad. Félix Swinne de la 8e édition allemande. Paris : Marcel Rivière éd. 402 p.

HERLAND Michel, 1977, « 'Perpetuum mobile' et crédit gratuit. Deux propositions oubliées pour améliorer le fonctionnement d'une économie monétaire », *Revue économique*, n°6, novembre, pp. 938-973.

HERLAND Michel, 1992, « L'utopie monétaire de S. Gesell : un cas d'hétérodoxie entre Wicksell et Keynes », *in* : R. ARENA & D. TORRE (eds), *Keynes et les nouveaux keynésiens*, Paris : PUF, pp. 59-80.

KEYNES John Maynard, 1990, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* [1936]. Trad. et préface Jean de Largentaye. Paris : Payot (Bibliothèque scientifique Payot). 387 p.

ONKEN Werner, 2000, « A Market Economy without Capitalism », *American Journal of Economics and Sociology*, Vol. 59, No. 4, October, pp. 609–622.

ONKEN Werner, 1991, « Zum Geleit », *in* : Silvio GESELL, *Gesammelte Werke*, Band 11 : « 1920 », Lütjenburg : Fachverlag für Sozialökonomie, 1991, p. VI-XI.

PASCALLON Pierre, 1984, « La crise et les réformes monétaires », *Rivista Internazionale di Scienze Economiche e Commerciali*, Anno XXXI, n°10-11, pp. 944-975.

PROUDHON Pierre-Joseph, 1848, *Solution du problème social*, réédité *in* : *Œuvres complètes*, tome 6, Paris : Lacroix et Cie, 1873, 312 p.

RIST Charles, 1955, « La pensée économique de Proudhon », *Revue d'histoire économique et sociale*, n°2.